

u
o

DISCOURS

DE RÉCEPTION

DE M. CHATEAUBRIANT ,

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

EN REMPLACEMENT

DE M. CHÉNIER.



PARIS,

CHEZ CHAUMEROT, AINÉ ; LIBRAIRE.

Imprimerie d'Ant. BERAUD, faubourg St.-Martin, n°. 70.

1815.

DISCOURS

DE

M. CHATEAUBRIANT.

MESSEIERS,

LORSQUE Milton publia le Paradis perdu, aucune voix ne s'éleva dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne pour louer un ouvrage qui, malgré de nombreux défauts, n'en est pas moins un des plus beaux monumens de l'esprit humain.

L'Homère anglais mourut oublié, et ses contemporains laissèrent à *la postérité* le soin d'immortaliser le chantre d'Eden. Est-ce là une de ces grandes injustices littéraires dont les siècles offrent des exemples? Non, Messieurs; à peine échappés aux guerres civiles, les Anglais ne purent se résoudre à célébrer la mémoire d'un homme qui se fit remarquer par l'ardeur de ses opinions dans un temps de calamité. Que réserverons-nous, disaient-ils, à la tombe du citoyen qui se dévoua au salut de la patrie, si nous prodiguons nos honneurs aux cendres de celui qui peut tout au plus nous demander une généreuse indulgence? La postérité rendra justice aux ouvrages de Milton; mais

nous, nous devons une leçon à nos fils. Nous devons leur apprendre, par notre silence, que les talens sont un présent funeste quand ils s'allient aux passions, et qu'il vaut mieux se condamner à l'obscurité que de se rendre célèbre par les malheurs de sa patrie.

Imiterai-je, Messieurs, ce mémorable exemple, ou vous parlerai-je de la personne et des ouvrages de M. de Chénier, pour concilier vos usages et mes opinions? Je crois devoir prendre un juste milieu entre un silence absolu et un examen approfondi; mais quelles que soient mes paroles, aucun fiel n'empoisonnera ce discours. Si vous retrouvez en moi la franchise de Duclos, mon compatriote, j'espère vous prouver aussi que j'ai la même loyauté.

Il eût été curieux, sans doute, de voir ce qu'un homme, dans ma position, avec mes opinions et mes principes, pouvait dire de l'homme dont j'occupe aujourd'hui la place. Il serait intéressant d'examiner l'influence des révolutions sur les lettres, de montrer comment les systèmes peuvent égayer le talent, le jeter dans des routes trompeuses qui semblent le conduire à la renommée, et qui n'aboutissent qu'à l'oubli.

Le Milton, malgré ses égaremens politiques, a laissé des ouvrages que la postérité admire; c'est que Milton, sans être revenu de ses erreurs, se retira d'une société qui se retirait de lui, pour chercher dans la religion l'adoucissement de ses maux, et la source de sa gloire: privé de la lumière du Ciel, il se créa une nouvelle terre, un nouveau soleil, et sorti, pour ainsi dire, d'un monde où il n'avait vu que des malheurs et des crimes, il plaça

dans le jardin d'Eden cette innocence primitive, cette félicité sainte, qui régnaient sous les tentes de Jacob et de Rachel, et il mit aux enfers les tourmens, les passions et les remords de ces hommes dont il avait partagé les fureurs.

Malheureusement les ouvrages de M. de Chenier, quoi qu'on y découvre le germe d'un talent remarquable, ne brillent ni par cette majesté sublime, ni par cette antique simplicité. L'auteur se distinguait par un esprit éminemment classique : nul ne connaissait mieux les principes de la littérature ancienne et moderne, théâtre, éloquence, critique, histoire, satire ; il a tout ébranlé, mais ses écrits portent l'empreinte de ces jours désastreux qu'ils ont vu naître, trop souvent dictés par l'esprit de parti : ils ont été applaudis par les factions.

Séparerai-je, dans les travaux de mon prédécesseur, ce qui est déjà passé comme nos discordes, et ce qui restera comme notre gloire. Ici se trouvent mêlés et confondus les intérêts de la société et ceux de la littérature. Je ne puis assez oublier les uns pour m'occuper uniquement des autres ; alors, Messieurs, je suis obligé de me taire ou d'agiter des questions politiques.

Il y a des personnes qui voudraient faire de la littérature une chose abstraite et isolée au milieu des affaires humaines. Ces personnes me diront : « Pourquoi garder le silence ? Ne considérez les ouvrages de M. Chenier que sous le rapport littéraire ». C'est-à-dire, Messieurs, qu'il faut que j'abuse de votre patience et de la mienne pour répéter des lieux communs, que l'on trouve partout, et que vous connaissez mieux que moi. Autre temps,

autres mœurs ! Héritiers d'une longue suite d'années paisibles, nos heureux devanciers pouvaient se livrer à des discussions purement académiques, qui prouvaient encore moins leurs talens que leur bonheur. Mais, nous, restes infortunés d'un grand naufrage, nous n'avons pas ce qu'il faut pour goûter un calme aussi parfait. Nos esprits et nos idées ont pris un cours différent : l'homme a remplacé en nous l'académicien ; et dépouillant les lettres de ce qu'elles peuvent avoir de futile, nous ne les voyons plus qu'à travers nos puissans souvenirs, et l'expérience de notre adversité.

Quoi ! après une révolution qui nous a fait parcourir en quelques années les événemens de plusieurs siècles, on interdira à l'écrivain toute considération morale ! on lui défendra d'examiner le côté sérieux des objets ! il passera une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ! il *vieillira*, enchaîné dans les langes de son berceau ! il ne montrera point, sur la fin de ses jours, un front sillonné par les longs travaux, *les graves pensées*, et souvent par ces mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme ! Quels soins importants auront donc blanchi ses cheveux ? Les misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils de l'esprit.

Certes, Messieurs, ce serait nous traiter avec un mépris bien étrange. Pour moi, *je ne saurais* me rapetisser à l'état d'enfance, dans l'âge de la force et de la raison. Je ne puis me renfermer dans ce cercle étroit que l'on voudrait tracer autour de l'écrivain. Par exemple, si je voulais faire l'éloge de l'homme de lettres, de l'homme de cour qui préside cette assemblée (M. de Boufflers), croyez-vous que

je me contenterais de louer en lui cet esprit français, léger, ingénieux, qu'il a reçu de sa mère, et dont il offre parait nous le dernier modèle? Non, sans doute; je voudrais encore faire briller dans tout son éclat le beau nom qu'il porte; je citerais le duc de Boufflers, qui fit lever aux Autrichiens le blocus de Gènes; je parlerais du maréchal de Boufflers, père de ce guerrier, qui disputa aux ennemis de la France les remparts de Lille, et consola, par cette défense mémorable, la vieillesse malheureuse d'un grand roi. C'était de ce compagnon de Turenne que madame de Maintenon disait : *En lui le cœur est mort le dernier.* Enfin je passerais jusqu'à ce Louis de Boufflers, dit le *Robuste*, qui montrait dans les combats la vigueur et le courage d'Hercule; ainsi je trouverais, aux deux extrémités de cette famille militaire, la force et la grâce, le chevalier et le troubadour. On veut que les Français soient fils d'Hector. Je croirais plus volontiers qu'ils descendent d'Achille; car ils manient, comme ce héros, et la lyre et l'épée.

Si je voulais, Messieurs, vous entretenir de ce poète célèbre (M. Delille), qui chanta la nature d'une voix si brillante, pensez-vous que je me bornerais à vous faire remarquer l'admirable flexibilité d'un talent qui sut rendre avec un succès égal les beautés régulières de Virgile et les beautés incorrectes de Milton? non, sans doute; je vous montrerais ce poète, ne voulant pas se séparer de ses infortunés compatriotes, les suivant avec sa lyre aux rives étrangères, chantant leurs douleurs pour les consoler. Illustre banni, au milieu de cette foule d'exilés inconnus, dont j'augmentais le nombre! Il est vrai que son âge, ses infirmités, ses talents, sa gloire, ne l'avaient pas mis, dans sa patrie, à

l'abri des persécutions. On voulait lui faire chanter des vers indignes de sa muse ; et sa muse ne put chanter que la redoutable immortalité du crime, et la rassurante immortalité de la vertu. Rassurez-vous, vous êtes immortels.

Si je voulais enfin, Messieurs, vous parler d'un ami cher à mon cœur (M. de Fontanes), l'un de ces amis qui, suivant Cicéron, rendent la prospérité plus éclatante, et l'adversité plus légère, je vanterais sans doute la finesse et la pureté de son goût, l'élégance exquise de sa prose, la beauté, la force, l'harmonie de ses vers, qui, formés sur les grands modèles, se distinguent néanmoins par un tour original. Je vanterais ce talent supérieur qui ne connut jamais le sentiment de l'envie, ce talent heureux de tous les succès qui ne sont pas les siens, ce talent qui, depuis dix ans, ressent tout ce qui peut m'arriver d'honorable, avec cette joie, naïve et profonde, comme seulement des plus généreux caractères et de la plus vive amitié ; mais je n'omettrais point, dans cet éloge, la partie politique de la vie de mon ami. Je le peindrais à la tête d'un des premiers corps de l'Etat, prononçant ces discours qui sont des chefs-d'œuvres de mesure de bienséance, de noblesse ; je le représenterais sacrifiant le doux commerce des muses à des occupations sans charmes, si l'on ne s'y livrait dans l'espoir de former des enfans capables de suivre un jour les traces glorieuses de leurs pères, et d'éviter leurs erreurs.

En parlant des hommes de talent, dont se compose cette assemblée, je ne pourrais m'empêcher de les considérer sous les rapports de la morale et de la société. L'un (monsieur Perceval), se distinguant au milieu de vous par un

esprit fin, délicat et sage, par une urbanité si rare aujourd'hui, et surtout par la constance la plus honorable dans ses opinions modérées ; l'autre (M. Morellet), dans les glaces de son âge, a retrouvé toute la chaleur de la jeunesse, pour plaider la cause des malheureux.

Celui-ci (M. de Ségur), historien élégant et agréable poète, nous devient plus respectable et plus cher, par le souvenir d'un père et d'un fils mutilés au service de la patrie.

Celui-là (M. Sicard), rendant l'ouïe aux sourds et la parole aux muets, nous rappelle les miracles du culte évangélique, auquel il s'est consacré.

N'est-il point parmi-vous, Messieurs, des témoins de vos anciens triomphes, qui puissent raconter au digne héritier du chancelier d'Aguesseau (M. d'Aguesseau), comment le nom de son aïeul fut jadis applaudi dans cette assemblée ?

Je passe aux nourrissons favoris des Neuf Sœurs, et j'aperçois ce vénérable auteur d'Œdipe (M. Ducis), retiré dans la solitude. Sophocle oublié à Colonne la gloire qui l'appelle à Athènes.

Combien nous devons aimer les autres fils de Melpomène, qui nous ont intéressés aux malheurs de nos pères (monsieur Legouvé). Tous les cœurs français ont de nouveau tremblé au pressentiment de la mort de Henri IV.

La muse tragique a rétabli l'honneur de ces preux chevaliers, lâchement trahis par l'histoire (M. Raynouard).

De ces modernes Euripides, descendant aux successeurs d'Anacréon, je m'arrêterais à cet homme aimable qui, semblable au vieillard d'Œdipe, redit encore, après quinze lustres, les chants amoureux qui l'ont fait entendre à quinze ans. (M. Laujon),

J'irais, Messieurs, chercher votre renommée jusques sur les mers orageuses que gardait autrefois le géant Andamastor, et qui se sont apaisées aux noms charmans d'Éléonore et de Virgime. (Parny, B. St.-Pierre). *Sibæ rident æquorâ ponti.*

Hélas! trop de talens parmi nous ont été écartés et voyageurs. La poésie n'a-t-elle pas chanté en vers harmonieux l'art de Neptune (M. Esménard), cet art fatal qui transporte sur des bords étrangers?...

L'éloquence française, après avoir défendu l'état et l'autel (le cardinal Maury), ne se retira-t-elle pas comme à sa source dans la patrie de Saint-Ambroise et de Cicéron?

Que ne puis-je placer ici tous les membres de cette académie dans un tableau dont la flatterie n'a point embellie les couleurs! Car s'il est vrai que l'envie obscurcisse quelque fois les qualités estimables des gens de lettres, il est encore plus vrai que cette classe d'hommes se distingue par des sentimens élevés, des vues désintéressées, la haine à l'oppression, le dévouement à l'amitié, et la fidélité au malheur.

C'est ainsi, Messieurs, que je me plais à considérer un sujet sur toutes ses faces, et que j'aime sur-tout à rendre les lettres sérieuses, en les appliquant aux plus hauts sujets de la morale, de la philosophie et de l'histoire, avec cette indépendance d'esprit; il faut donc que je m'abstienne de toucher à des ouvrages qu'il est impossible d'examiner sans irriter les passions. Si je parlais de la tragédie de Charles IX, pourrais-je m'empêcher de venger la mémoire du cardinal de Lorraine, et de discuter cette étrange leçon, donnée aux rois? Caius Gracchus, Calas, Henri VIII, Fénelon, m'offrent sur plusieurs points cette altération de

l'histoire, pour appuyer la même doctrine. Si je relis ces satires, j'y trouve immolés des hommes qui sont placés au premier rang de cette assemblée; toutefois, ces satires, écrites d'un style élégant, pur et facile, rappellent l'agréable école de Voltaire; et j'aurais d'autant plus de plaisir à le louer, que mon nom n'a pas échappé à la malice de l'auteur. Mais laissons là ces ouvrages, qui donneraient lieu à des récriminations pénibles: je ne troublerai point la mémoire d'un écrivain qui fut votre collègue, et qui compte encore parmi vous des admirateurs et des amis: il devra à cette religion, qui lui parut si méprisabile dans les écrits de ceux qui la défendent, la paix que je souhaite à sa tombe. Mais ici même, Messieurs, ne serais-je pas assez malheureux pour trouver un écueil; car en portant aux cendres de M. Chénier le tribut de respect que tous les morts réclament, je crains de rencontrer sous mes pas des cendres bien autrement illustres. Si des interprétations peu généreuses voulaient me faire un crime de cette émotion involontaire, je me réfugierai aux pieds de ces autels expiatoires, qu'un puissant monarque élève aux mânes de nos rois et de leurs dynasties outragées.

Ah ! qu'il eût été plus heureux pour M. Chénier de n'avoir point participé à ces calamités publiques, qui retombent enfin sur sa tête ! Il a eu, comme moi, ce que c'est que de perdre, dans les orages populaires, un frère tendrement aimé ! Qu'auraient dit nos malheureux frères, si Dieu les eut appelés dans le même jour à son tribunal ? S'ils s'étaient rencontrés au moment suprême, avant de confondre leur sang, ils nous auraient crié sans doute :

cessez vos guerres intestines, revenez à des sentimens d'amour et de paix. La mort frappe également tous les partis, et vos cruelles divisions nous coûtent la jeunesse et la vie. Tels auraient été leurs cris fraternels.

Si mon prédécesseur pouvait entendre ces paroles qui ne consolent plus que son ombre, il serait sensible à l'hommage que je rends à son frere; car il était naturellement généreux. Ce fut même cette générosité de caractère, qui l'entraîna vers des nouveautés bien séduisantes, sans doute, puisqu'elles promettaient de nous rendre les vertus de Fabricius; mais bientôt, trompé dans ses espérances, son humeur s'aigrit, son talent se dénature. Transporté de la solitude du poète au milieu des factions, comment aurait-il pu se livrer à ces sentimens affectueux qui font le charme de la vie? Heureux s'il n'eût vu d'autre ciel que le ciel de la Grèce sous lequel il était né! s'il n'eût contemplé d'autres ruines que celles de Sparte et d'Athènes? Je l'aurais peut-être rencontré dans la belle patrie de sa mère, et nous nous serions juré amitié sur les bords du Permesse; ou bien, puisqu'il devait revenir aux champs paternels, que ne me suivit-il dans les déserts, où je fus porté par nos tempêtes? Le silence des forêts aurait calmé cette âme troublée, et les cabanes des sauvages l'eussent peut-être réconcilié avec les palais des rois. Vains souhaits! M. Chénier reste sur le théâtre de nos agitations et de nos douleurs. Atteint, jeune encore, d'une maladie mortelle, vous le vîtes, Messieurs, s'incliner lentement sur la tombe, et quitter pour toujours.... On ne m'a pas raconté ses derniers momens....

Nous tous qui vécûmes dans les troubles et les révolu-

tions, nous n'échapperons pas aux regards de l'histoire. Qui peut se flatter d'être sans tache dans ce temps de délire où personne n'a l'usage entier de sa raison? Soyons donc pleins d'indulgence les uns pour les autres, excusons ce que nous ne pouvons approuver. Telle est la faiblesse humaine que le talent, le génie, la vertu même, peuvent quelquefois franchir les bornes du devoir. M. Chénier adora la liberté. Peut-on lui en faire un crime? Les chevaliers eux-mêmes, s'ils sortaient aujourd'hui de leurs tombeaux, suivraient la lumière de notre siècle. On verrait se former cette illustre alliance entre l'honneur et la liberté, comme sous le règne des Valois, les créneaux gothiques couronnèrent avec une grâce infinie, dans nos monumens, les ordres empruntés de la Grèce.

La liberté n'est-elle pas le plus grand des biens et le premier des besoins de l'homme? Elle enflamme le génie; elle élève le cœur, elle est nécessaire à l'ami des Muses comme l'air qu'il respire. Les arts peuvent jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'une langue à part qui n'est pas entendue de la foule; mais les lettres qui parlent une langue universelle languissent et meurent dans les fers. Comment tracerait-on des pages dignes de l'avenir; s'il faut s'interdire, en écrivant, tout sentiment magnanime, toute pensée forte et grande. La liberté est si naturellement l'amie des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles, lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples. C'est vous, Messieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales, et de la venger de ses ennemis; de transmettre son nom, son culte à la dernière postérité. Pour qu'on ne se trompe pas dans ma pau-

sée, je déclare que je parle ici de la liberté qui naît de l'ordre, et enfante les lois, et non pas de cette liberté, fille de la licence, et mère de l'esclavage. Le tort de l'auteur de Charles IX ne fut donc pas d'avoir offert son encens à la première de ces divinités, mais d'avoir cru que les droits qu'elle donne sont incompatibles avec un gouvernement monarchique. Un Français fut toujours libre au pied du trône. C'est dans ses opinions qu'il met cette indépendance, que d'autres peuples placent dans leurs lois. La liberté est pour lui un sentiment plutôt qu'un principe. Il est citoyen par instinct, et sujet par choix. Si l'écrivain dont vous déplorez la perte avait fait cette observation, il n'aurait pas embrassé dans un même amour la liberté qui fonde et la liberté qui détruit.

« Toi, Messieurs, tant la tâche que les usages de l'Académie m'ont imposée. Pres de terminer ce discours, je suis frappé d'une idée qui m'attriste. Il n'y a pas long-temps que M. Chénier prononçait sur mes ouvrages des arrêts qu'il se préparait à publier, et c'est moi qui juge aujourd'hui mon juge. Je le dis dans toute la sincérité de mon cœur : j'aimerais mieux encore être exposé aux satires d'un ennemi, que de vous faire remarquer, par ta présence au milieu de vous, la rapide succession des hommes sur la terre, la subite apparition de cette mort qui renverse tous nos projets et nos espérances, qui nous emporte tout-à-coup, et livre quelquefois notre mémoire à des hommes entièrement opposés à nos sentimens et à nos principes. Cette tribune est une espèce de champ de bataille, où les talens viennent tour-à-tour briller et mourir. Qui de génies divers, a vu passer ! Corneille, Racine, Boileau, Buf-

Tou, Le Doyen, Bossuet, Fénelon, Voltaire, Montesquieu, etc., etc.

Qui ne serait effrayé, Messieurs, en pensant qu'il va former un anneau dans la chaîne de cette illustre lignée. Accablé du poids de ces noms immortels; ne pouvant m'en faire reconnaître par mes talens pour l'héritier légitime, je tâcherai du moins de prouver ma descendance par mes sentimens. Quand mon tour sera venu de céder ma place à l'orateur qui doit parler sur ma tombe, il pourra traiter sévèrement mes ouvrages; mais il sera forcé de dire que j'aimais avec transport ma patrie; que j'aurais souffert mille maux plutôt que de coûter une seule larme à mon pays; que j'aurais fait, sans balancer, le sacrifice de mes jours à ces nobles sentimens qui donnent du prix à la vie, et de la dignité à la mort.

Mais quel temps ai-je choisi, Messieurs, pour vous parler de deuil et de funérailles? Ne sommes-nous pas environnés de fêtes? Voyageur solitaire, je méditais, il y a quelques jours, sur les ruines des empires détruits, et je vois s'élever un nouvel empire. Je quitte à peine les tombeaux où dorment des nations ensevelies, et je vois un berceau chargé des destinées de l'avenir. De toute part retentissent les acclamations du soldat; César monte au capitolé; les peuples racontent ses merveilles, les monumens élevés, les cités embellies, les frontières de la patrie baignées par les mers lointaines qui portèrent les vaisseaux de Scipion, et par ces mers reculées que ne vit pas Germanicus.

Tandis que le triomphateur s'avance, entouré de ses légions, que feront les tranquilles enfans des Muses; ils marcheront à la suite du char, pour joindre l'olivier de la

paix aux palmes de la Victoire, pour présenter au vainqueur la troupe sacrée des supplians, pour mêler au récits guerriers les touchantes images qui faisaient pleurer Paul Emile sur les malheurs de Persée.

Et vous, fille des Césars, sortez de votre palais, avec votre jeune fils dans vos bras; venez ajouter la grâce à la grandeur; venez attendre la victoire, et tempérer l'éclat des armes par la douce majesté d'une reine et d'une mère.